

le directeur spirituel de madame de La Pave, et, à ce titre, ne paraissait-il pas spécialement qualifié pour faire connaître à sa pénitente, avec toute la discrétion et toute l'autorité nécessaires, les dernières volontés de son mari ? Cela ne rentrait-il pas en quelque sorte dans ses fonctions et dans son devoir professionnels ? Pendant ses précédents séjours chez sa mère, Maurice avait plus d'une fois rencontré l'abbé Desmorteux : c'était un prêtre distingué, mais sans ambition : il avait vieilli par goût dans un presbytère de village, où il s'occupait des antiquités locales, correspondant avec les sociétés savantes de la religion, cultivait les relations de voisinage, soignant ses espaliers et pêchant à la ligne dans une petite rivière qui baignait son jardin.

Le commandant de Frémeuse se rendit donc un matin chez cet aimable philosophe cléricale, et, après l'avoir prié de considérer sa confidence comme un secret de confession, il lui fit part du testament verbal de Robert de La Pave et lui demanda s'il n'aurait pas l'extrême obligeance d'en transmettre les termes à sa veuve. — « Personne, ajouta Maurice, n'était mieux indiqué que lui pour faire agréer à sa pénitente des recommandations d'un ordre si intime et touchant de si près à la conscience : elles perdraient, en passant par la bouche d'un vieillard, d'un prêtre, d'un confesseur, ce qu'elles auraient de trop délicat et presque d'offensant dans la bouche de tout autre. »

L'abbé Desmorteux, dont le front ouvert et riant s'était peu à peu assombri pendant ce discours, médita longuement sous ses cheveux blancs avant d'y répondre :

— Mon cher monsieur, dit-il enfin, voilà une mauvaise commission, très mauvaise, et qui serait très capable de me brouiller avec ma pénitente si j'avais l'imprudence de m'en charger. . . . Je ne disconviens pas qu'il n'y ait peut-être un grain d'égoïsme dans mon fait. . . . Je suis vieux. . . j'aime mon repos. . . j'aime à conserver d'agréables relations avec mes voisins de campagne. . . soit ! Mais, de plus, soyez certain que, comme prêtre et comme confesseur, je suis précisément l'homme du monde le plus mal choisi pour bien remplir votre commission. Pourquoi, mon cher monsieur ? Justement parce que je suis le directeur de conscience de madame de La Pave et que la première chose qu'elle me demanderait, si je lui portais votre message, ce serait de lui dire jusqu'à quel point il engage sa conscience. Or, je n'en sais rien, je ne veux pas avoir à me prononcer là-dessus. Sous le rapport religieux, il m'est tout à fait impossible de décider jusqu'à quel point une femme, une jeune femme, est tenue d'obéir aux volontés testamentaires d'un mari qui lui a prescrit en mourant de ne point se remarier. . . . Cela dépasse ma compétence. . . . Je veux donc ignorer que ce cas de conscience existe pour madame de La Pave. . . . Si jamais elle me le confie, il sera temps d'y songer, mais je ne veux pas aller au-devant d'un pareil embarras. . . et je vous supplie instamment, mon cher monsieur, de ne pas laisser même soupçonner à madame de La Pave que je possède ce secret, car vous comprenez bien que celui qui partagera ce secret avec madame de La Pave ne pourra plus être pour elle qu'un ennemi. . . ou un complice.

— L'alternative est dure, monsieur le curé, dit un peu sèchement Maurice qui se leva.

— Elle est certaine, mon enfant, dit le vieux prêtre avec gravité. Ennemi. . . ou complice ! je le répète.

Comme il reconduisait Maurice à travers son jardin, il s'arrêta tout à coup en se frappant le front de la main :

— Mais, mon Dieu ! reprit-il, il y a un moyen de vous tirer d'embarras, au moins pour aujourd'hui, et peut-être pour toujours !

— Ah ! monsieur le curé, vous me rendez la vie !

— Voyons, mon cher monsieur, avez-vous ouï dire que madame de La Pave ait jusqu'ici manifesté la moindre intention de se remarier ?

— Non, Dieu merci !

— Eh bien ! pourquoi ne pas attendre qu'elle manifeste une telle intention avant de lui transmettre les désirs de son mari à cet égard ? Jusque-là n'est-ce pas lui faire une sorte d'injure gratuite que de lui interdire une chose à laquelle elle ne pense pas, à laquelle elle ne pensera peut-être jamais ? Qu'a voulu M. de La Pave ? Que sa femme ne se remariât point. Eh bien ! si elle doit se conformer spontanément à sa volonté, il est bien inutile, et plus qu'inutile de la lui signifier.

— Ma foi ! monsieur le curé, dit Maurice, vous avez tout l'air d'avoir raison. . . . Cependant je suis un soldat, et la casuistique m'effarouche un peu. Mais enfin je vous remercie, et j'y vais réfléchir.

Quand on a un devoir pénible à accomplir, c'est déjà un grand allègement que d'avoir du temps devant soi et de pouvoir choisir son moment. Le commandant de Frémeuse, en sortant de sa conférence avec l'abbé Desmorteux, éprouva cet allègement : sans prendre encore un parti définitif, il ne se croyait plus du moins la même obligation impérieuse de brusquer les choses et de se montrer tout de suite à cette jeune femme sous la figure d'un messenger sombre et menaçant. Il pouvait attendre qu'il la connût mieux, que leur intimité croissante et de plus en plus confiante amenât naturellement l'heure et l'occasion des expansions difficiles. L'important était de gagner cette confiance amicale dont il avait besoin, et il s'y sentait disposé. Il avait apporté, il est vrai, chez madame de La Pave des préventions peu sympathiques ; mais il est malaisé de conserver une antipathie préconçue contre une très jolie femme qui vous apparaît pour la première fois les yeux noyés de larmes.

Il retourna le jour même au château. Madame de La Pave était seule, madame de Combaleu étant allé passer quelque temps à Paris, près de son fils. La jeune veuve, bien qu'elle eût, dans leur première rencontre, vu et regardé M. de Frémeuse beaucoup plus qu'elle ne l'avait dit à sa tante, ne fut pas fâchée de le revoir ; car, si elle ne l'aimait pas, il ne lui était pas indifférent ; et, dans l'ennui où elle vivait, sa présence lui causait une émotion qui, sans être précisément agréable, valait encore mieux que rien. Elle eût été bien aise de trouver dans cet adversaire, dans ce rival, dans cet ennemi, un individu vulgaire, un soldat médiocre et grossier. Elle se fût donné le plaisir de le traiter en conséquence. Malheureusement, sur les traits délicats et sévères du jeune officier, sur son large front lumineux, dans son oeil d'un azur sombre, dans sa tenue, dans son langage, elle était forcée de reconnaître tous les signes d'une distinction supérieure, et elle les reconnaissait avec dépit. Il était vraiment triste d'être méconnue et méprisée par un homme d'un aspect à la fois attrayant et imposant, qui avait l'air si grave et le sourire si doux. Toutefois, dans le cours de leur entretiens, qui se porta tantôt sur le souvenir de Robert, tantôt sur des faits de guerre ou des incidents de la captivité en Allemagne, il sembla à madame de La Pave que ce farouche ennemi lui parlait sur un ton de respect attendri et de confiance fraternelle, comme si en l'approchant il fût déjà un peu revenu de